

«L'exigence du temps» selon Kierkegaard

Hélène Politis

Université de la Sorbone (Paris-I)

Resumen

En este artículo, una nueva alternativa kierkegaardiana, o mejor dicho, una nueva dialéctica ética, se discute por partida doble. Por un lado, mediante un análisis de la noción y crítica kierkegaardianas a «las exigencias de los tiempos», i.e. la exigencia (no)ética de los tiempos basada en la «actualidad», en una noción histórica de la ética, que por tanto se rinde ante los hábitos y las costumbres y rechaza el deber *stricto sensu*, a saber, el deber de «permanecer fiel a uno mismo» sin desentenderse de las exigencias de la «idealidad». Por otro lado, la nueva dialéctica ética es ilustrada mediante un análisis de una pintura de los Heibergs realizada por W. Marstrand, que nos ayudará a mostrar de una manera ilustrativa en qué consiste la oposición crucial entre la exigencia no-ética de los tiempos y la exigencia propiamente ética.

Palabras clave: Kierkegaard, ética, (pseud)hegelianismo danés, Johannes Louise Heiberg, Thomasine Gyllembourg.

Abstract

In this article, a new Kierkegaardian ethical alternative or, rather, a new ethical dialectic is twofold discussed. On the one hand, by means of an analysis of the Kierkegaardian notion and critique of «the demand of the times», i.e., the (un)ethical demand of the times founded on «actuality», on a historical notion of ethics, which therefore bows before the habits or customs, and dismisses duty *senso stricto*, namely, the duty to «remain true to oneself» by remaining bound to the demands of «ideality». On the other hand, the new ethical dialectics are brought to sight by means of an analysis of a painting of the Heiberg's by W. Marstrand, in order to show in an illustrative manner what the crucial opposition between the un-ethical demand of the times and the ethical demand consists of.

Key words: Kierkegaard, ethics, Danish (pseudo)Hegelianism, Johannes Louise Heiberg, Thomasine Gyllembourg.

Voulez-vous devenir un écrivain célèbre? Rien de plus facile puisqu'il vous suffit de suivre le conseil donné par Nicolaus Notabene dans les préfaces: demandez à un éditeur, ou à un philosophe, ou à votre coiffeur, ou encore à un passant ce qu'est l'exigence du temps (*Tidens Fordring*) et faites-vous le por-

te-parole de ce que le temps exige (*Tiden fordrer*)¹. Mais, de son côté, l'auteur du *Post-Scriptum aux Miettes philosophiques*, Johannes Climacus, négligeant délibérément ce bon conseil, se tient à l'écart et se réjouit d'être désigné péjorativement par ses contemporains «comme le seul qui ne comprend pas les exigences du temps (*Tidens Fordringer*)» (*SV3* 9, 235)². En décrivant d'abord les caractéristiques de *l'exigence du temps* puis quelques-unes des armes dont use Kierkegaard pour la combattre, j'espère faire apparaître qu'une réflexion un peu approfondie sur cette question aide à mieux percevoir comment Kierkegaard conçoit l'acte de penser et d'écrire, la relation à la contemporanéité, la tâche éthique.

I) L'exigence du temps comme mondanité (*Verdsliged*)

Le procès intenté à Socrate par la cité d'Athènes illustre bien l'exigence du temps. *Les œuvres de l'amour* dépeignent en effet les juges qui condamnèrent Socrate comme frivoles et imprévoyants. Ce tribunal de l'inconsistance de caractère (de l'étourderie) agit au nom de l'amour-propre et se soumet aux prestige de la mondanité (*Verdsliged*). Ensorcelés par la temporalité, engourdis par les fausses vertus du commun accord, assurés de leur bon droit comme si cet accord partagé leur servait de garantie et les mettait à l'abri de tout reproche, les ennemis de Socrate obéissent à un «jugement seulement humain» et aux «exigences du temps» (*SV3* 12, 127-128)³.

Au début des *Stades* William Afham trace le portrait contrasté de deux individus. L'un se tait avant de parler au point d'en venir à se taire pour de bon; il suit silencieusement une pensée, une seule et toujours la même. L'autre, qui obéit aux exigences du temps, emploie son énergie à participer à de multiples réunions publiques afin d'y énoncer bruyamment ce que le temps exige; attaché à l'instant fugace, prisonnier d'une rhétorique qui ne renvoie à aucun contenu substantiel, il ne dit jamais les mêmes choses sur les mêmes sujets et s'impose, ce faisant, comme un brillant orateur que récompensent les applaudissements des auditeurs et les éloges des journalistes (*SV3* 7, 17).

1. Cf. Søren Kierkegaard, *Samlede Værker*, Copenhague, Gyldendal, 20 volumes, 1962-1964]. — J'ai proposé une première version du présent texte lors du Colloque franco-danois organisé en novembre 1995 à l'Université de Toulouse-Le Mirail (France) par le professeur H.-B. Vergote, et cette version initiale figure dans les *Actes du Colloque* publiés par la revue *Kairós* (n° 10, décembre 1997, p. 85-98). Je remercie le directeur de cette revue, le professeur Jean-Marie Vaysse, de m'avoir autorisée à disposer de mon texte. Je remercie aussi très vivement Begonya Sàes Tajaguera de m'offrir ici une occasion supplémentaire de rendre hommage au grand Kierkegaardien que fut Henri-Bernard Vergote (1931-1996).
2. Je traduis.
3. Socrate, quant à lui, sut ne pas souscrire aux exigences du temps mais éveiller les hommes, être pour eux comme un «taon», et Kierkegaard évoque à diverses reprises cette métaphore, par exemple dans ces mêmes *Œuvres de l'amour* où il dit que Socrate, se tenant proche de l'exigence, «avait été comme une exigence pour les hommes» (*SV3* 12, 128; je traduis).

Il y a bien évidemment là un cercle logique: le public admire le conférencier mais ce dernier ne tire son prestige que du public courant l'applaudir et chacun sert de caution illusoire à l'autre, fascinés qu'ils sont ensemble par cette exigence du temps dont ils sont les dupes⁴.

Dans notre chrétienté «géographique» institutionnelle, la mondanité sert tout autant de référence privilégiée. Prêchant en vue de plaire aux pieux croyants et de les rassurer, le prêtre satisfait «les exigences humaines ou ce qu'on désigne comme les exigences du temps» (*SV3* 13, 158; je traduis). Les chrétiens du xix^e siècle n'attendent du pasteur qu'un discours lénifiant et ils se montrent d'autant plus exigeants quant à l'éloquence du prêtre qu'ils sont puillanièmes quant à l'essentiel (cet essentiel qui échappe aux exigences du temps). Le prêtre, s'il s'attire une large clientèle, la doit ainsi à des talents profanes sans rapport avec l'idée même de vocation: il souscrit aux exigences du temps grâce à sa voix persuasive, sa prestance sacerdotale, ses connaissances en matière de philosophie la plus récente. Commentant ce qu'il appelle «le concept de la chrétienté établie», Anti-Climacus souligne que «nous sommes tous des chrétiens» exactement au sens où «nous tous sommes des êtres humains» (*SV3* 16, 202; je traduis).

Obéir aux exigences du temps signifie donc opter pour une vie mondaine (dans tous les sens du terme «mondanité») en se pliant aux exigences purement humaines, à ces exigences *humaines, trop humaines* (comme dira plus tard Nietzsche) par lesquelles des hommes, groupés comme en troupeaux, se confortent les uns les autres et se dotent *en masse* d'une bonne conscience qui leur tient lieu de vérité.

II) Quand un vaudevilliste-philosophe s'identifie à l'exigence du temps

La première des *Préfaces* se clôt sur un paragraphe où il est question de promesse: «Il est d'usage dans le monde littéraire de faire une sainte promesse» (*SV3* 5, 208; je traduis) —par exemple, de nos jours, la promesse de publier sans tarder un système logique, puis un système esthétique, d'y adjoindre un système éthique et dogmatique, pour finalement publier le Système. L'auteur d'une si imprudente promesse n'est pas Hegel mais Johan Ludvig Heiberg (1791-1860). Voici, à titre d'information, un résumé de l'opusculle spéculatif de Heiberg qui s'intitule *De la signification* (ou: *De l'importance*) de la philosophie pour l'époque actuelle (ou: *pour le temps présent*)⁵.

Riches de l'expérience accumulée par les siècles passés, les États les plus civilisés progressent aujourd'hui, selon Heiberg, dans une multitude de direc-

4. Dans la préface du *Post-Scriptum*, Climacus définit en contrepoint sa position originale qui consiste, dit-il, sans être harcelé par quelque rapport pressant à l'exigence du temps, à pétrir les pensées jusqu'à ce que la pâte devienne bonne (cf. *SV3* 9, 10).
5. *Om Philosophiens Betydning for den nuværende Tid* (1833), traduction française par H.-B. Vergote dans *Lectures philosophiques de Søren Kierkegaard. Kierkegaard chez ses contemporains danois*, Paris, PUF, 1993, p. 97-131.

tions sans claire conscience du but poursuivi⁶. Notre temps traverse une *crise* due à «l'accroissement des connaissances» (Ibid., 100) et, dans un pareil contexte, la philosophie comme «connaissance de l'idée éternelle ou spéculative, de la raison ou de la vérité, ces différentes expressions désignant toutes la même substance» (Ibid., 101), se trouve investie d'une mission capitale. La vérité dépasse en effet nos buts finis sans les supprimer (Ibid., 114-115), tout comme elle confirme dans leurs droits l'infini de l'art, de la poésie et de la religion (Ibid., 115). La philosophie est la substance qui, autrefois obscure et dissimulée, veut maintenant «se développer en concept» (Ibid., 116). Notre époque exige (*Tidsalderen fördret*) que la vérité se dévoile, «rejetant comme vêtements d'emprunt la forme qui l'enveloppait» (Ibid.). Voilà pourquoi la crise actuelle tend vers la philosophie comme vers sa solution. La philosophie ayant elle-même appelé cette crise, le «passage critique de l'époque est donc un passage tel qu'il doit produire la philosophie de l'époque» (Ibid., 120). Autrement dit, «le produit est ici le producteur et le cherché le découvreur» (Ibid.).

Œuvre de l'humanité, la philosophie a pour représentants les individus cultivés (artistes, maîtres spirituels, philosophes). Ceux-ci «ne tirent pas l'esprit d'eux-mêmes mais de Dieu; et *l'esprit de Dieu est l'esprit de l'humanité*» (Ibid., 105; je souligne). Or, nul mieux que Goethe ou Hegel «ne mérite autant d'être appelé représentant de notre temps» (Ibid., 120), à tel point que Heiberg n'hésite pas à les identifier en une équation unique: «Le système de Hegel est le même que celui de Goethe» (Ibid., 127). L'urgence et la nécessité d'aujourd'hui consistent à développer la philosophie dans sa forme propre, et «c'est là motif suffisant de contribuer à faciliter la chose pour quiconque s'en sent capable» (Ibid., 128). Heiberg, qui ne manque pas de s'en sentir capable, contribuera à cette tâche par des travaux qu'il consacrera spécialement au système hégelien, «à ceci près qu'il s'efforcera de séparer ce qui semble n'être qu'individuel et propre à Hegel de ce que celui-ci a exprimé au nom de l'humanité» (Ibid.).

La merveilleuse découverte hégelienne (ou prétendue telle), Heiberg rêve de la faire partager à ses contemporains puisque désormais la vulgarisation ne se sépare plus de la vocation philosophique: «aujourd'hui que [le temps] l'exige de manière pressante, c'est précisément vers cet effort que doit se tourner particulièrement notre activité. L'auteur du présent écrit [...] [voudrait] présenter dans une série de leçons une introduction à la philosophie qui soit compréhensible par tous les gens cultivés» (Ibid., 130; je souligne). Alors se répandra, en quelque sorte, la *Bonne Nouvelle spéculative...* y compris auprès des dames cultivées qui «voudront bien aussi, tout en apportant à la réunion l'agrément de leur présence, participer aux recherches sérieuses de la conférence» (Ibid., 131).

Kierkegaard va justement se réclamer de deux «dames cultivées» — et non des moindres! — pour faire échec aux prétentions spéculatives de Heiberg⁷.

6. Cf. *De la signification*, p. 99.

7. «Il est parfaitement visible ici que ce n'est donc pas Hegel et que ce n'est donc pas non plus l'idée de scientificité, voire de système, qui inquiète [Kierkegaard] (...). C'est bien plutôt

III) Entendre plutôt les exigences de l'idéalité: l'exemple de Thomasine Gyllembourg et celui de Johanne Luise Heiberg

Il y a deux façons antithétiques de prendre position par rapport à l'exigence du temps et l'alternative est la suivante: *ou bien*, dans le sillage de Heiberg, s'épuiser à inventer des artifices sophistiques afin de sacrifier au culte de l'idole, *ou bien* inverser la position du problème. Pour que «ce qu'il y a d'apparemment pénétrant [d'un point de vue] métaphysique concernant l'exigence du temps ne se décompose pas [jusqu'à se perdre] en confusion» (*SV3* 14, 12; je traduis), on doit se demander si l'auteur, au lieu de se plier aux exigences irréelles du temps, s'est à l'inverse préoccupé de se conformer à d'autres exigences, celles de l'idéalité. Je vais préciser ceci en m'appuyant sur deux exemples: celui du *Compte rendu littéraire* (30 mars 1846), celui de *La crise et une crise dans la vie d'une actrice* (24-27 juillet 1848).

Fru Gyllembourg (1773-1856) est cet auteur à la fois «sans nom» ou anonyme (*navnløs*) et qui porte «un grand nom» (*navnkundig*) en jouissant d'un immense renom (*SV3* 14, 8; dédicace de l'ouvrage). Au lieu de se plier aux exigences du temps, elle préfère écrire une nouvelle dont le titre, à lui seul, vaut plus et mieux qu'une savante exégèse: *Une histoire de tous les jours* (*En Hverdags-Historie*). Ce récit raconte une histoire quotidienne, quelconque, ordinaire, et pourtant il exprime doublement l'histoire d'une fidélité peu commune: c'est, quant aux personnages, l'histoire de plusieurs cas d'authentique fidélité et c'est, dans la vie même de l'auteur qui a su rester fidèle à soi tout au long de sa carrière d'écrivain, un témoignage de belle fidélité à une exigence invariable sans commune mesure avec la misérable labilité des exigences du temps⁸.

Ni le génie, ni le talent, ni la virtuosité ne font la qualité d'une production. La possibilité de créer une œuvre digne de ce nom «est plutôt la rétribution que le dieu a octroyée à l'auteur quand [celui-ci], étant parvenu une seconde fois à la maturité, a conquis de l'Éternel dans une conception de la vie» (*SV3* 14, 18; je traduis). Écrit dans de pareilles conditions et par un auteur pareil, le livre n'est plus ce livre d'étranges vite négligé dont parlent les

l'incapacité où se trouvent tant de ses contemporains d'entrer comme il convient dans une pensée rigoureuse, quelle qu'elle soit, dont la rigueur ne leur sera pourtant jamais familière. Éblouis par les lumières d'une science qui leur paraît briller chez Hegel de feux encore plus vifs qu'ailleurs, ils imaginent qu'il leur suffit d'en reproduire la forme pour qu'aussitôt soient par elle éclairés tous les problèmes que leur poserait la vie réelle» (*Lectures philosophiques de Soren Kierkegaard*, p. 55-56). — Pour un portrait du «philosophe» Heiberg, cf. H.-B. Vergote, *Sens et répétition. Essai sur l'ironie kierkegaardienne*, Paris, Cerf / Orante, 1982, t. 1, p. 57-58, et t. 2, p. 335-340; voir aussi dans *Lectures philosophiques* le commentaire de Vergote concernant Heiberg, p. 53-59: «Un hégélianisme d'amateur».

8. Kierkegaard, qui admire Fru Gyllembourg, s'en explique dans l'introduction au *Compte rendu littéraire* dont le contenu ne concerne pas *Une histoire de tous les jours* (1828) mais un long récit intitulé *Deux époques* datant de 1845. Toute cette introduction du *Compte rendu littéraire* répond clairement à Heiberg (cf. *SV3* 14, 11-25).

Préfaces Un tel livre ne déçoit jamais le public qui, à son tour, reste fidèle à l'auteur parce que celui-ci, de publication en publication ou de nouvelle en roman, respecte sans varier la conception de la vie qui est constamment la sienne. Ici rien n'est mis au service de l'humanité *en masse*, rien ne répond à la vantarde exigence de l'actualité mais seules sont prises en considération «les déterminations religieuses décisives, qui sont précisément celles de l'individualité (*Individualitet*) et de la singularité (*Enkelthed*)» (SV3 14, 23; je traduis).

Des conclusions analogues se déduiraient d'un examen du théâtre où intervient cette fois non pas la mère mais l'épouse du vaudevilliste-philosophe, Fru Heiberg. *J. L. Heiberg*, ce n'est plus alors *Johan Ludvig Heiberg*, l'amateur en philosophie et le vulgarisateur à succès d'un éclectique Système prétendument hégéliano-goethéen; c'est à présent *Johanne Luise Heiberg* (1812-1890), l'actrice capable, par ses «dons prodigieux, dramatique, musical, littéraire»⁹, de susciter l'admiration éperdue de ses contemporains. À la lumière de ce qui précède, on comprend pourquoi Kierkegaard choisit de n'utiliser que parcimonieusement le terme de crise dans le reste de son œuvre mais d'en faire le titre et l'objet d'un petit essai, *La crise et une crise dans la vie d'une actrice*, qui, rendant un hommage vibrant à Fru Heiberg, déplace du public au privé, de la collectivité à l'individu, de la spéculation à l'esthétique et du quantitatif au qualitatif la question de la crise.

Jeune et brillante, richement dotée par l'heureuse chance (SV3 14, 110), facilement idolâtrée, toute bonne actrice, s'habituant aux faveurs du public, les tient vite pour son dû. Puis le temps s'enfuit (SV3 14, 115) et, si le public continue d'applaudir, l'accent des applaudissements change (SV3 14, 118-119). En effet, le «temps est le dialectique qui vient du dehors» (SV3 14, 120; je traduis) et il détruit «la jeunesse non dialectique». Seule la grande actrice (par exemple Fru Heiberg), parce qu'elle est originellement / originalement (*oprindelig*) dialectique en elle-même, peut s'opposer à la dialectique extérieure du temps en se mettant au service de l'idée (SV3 14, 122). Une telle actrice, dont la génialité ne relève pas de déterminations naturelles, entretient un rapport dialectique avec l'idée et se rend capable de se rapporter à la même idée *pour la seconde fois et à la seconde puissance*. Maintenant seulement et parce que cette fois-ci, cette seconde fois, au lieu d'être une simple *reprise* quantitative, comporte une *répétition* selon une élévation qualitative en puissance, l'actrice obtient d'accéder à l'idéalité pure de l'idée. Dans ce cas s'opère une métamorphose (SV3 14, 119-124) qui ne relève pas d'une perfectibilité directe car cette métamorphose n'est ni progrès ni progression mais transfiguration impliquant un saut qualitatif par lequel la réalité n'est ni simplement réitérée telle quelle ni anéantie au profit d'une réalité différente mais se trouve maintenue tout en étant transformée (SV3 14, 123).

9. F. DURAND, *Histoire de la littérature danoise*, Paris / Copenhague, Aubier / Gyldendal, 1967, p. 185.

Ces deux textes, apparemment marginaux ou mineurs dans l'œuvre kierkegaardienne mais qui sont en vérité bien loin de l'être, fournissent une remarquable riposte à Heiberg. Leur réponse polémique montre comment, tout en se maintenant sur le plan même de l'esthétique, on peut contrecarrer l'esthétique mondaine des exigences du temps. Mais leur réponse est encore polémique de façon plus subtile: Kierkegaard fait en somme du problème («Pour ou contre l'exigence du temps?») une affaire de famille, et peut-être une *affaire de tous les jours*: car c'est la famille Heiberg (mère, fils, épouse) qui se trouve mise en scène à travers ces textes, comme sur le tableau de Wilhelm Marstrand que je souhaite associer à la présente réflexion.

Ce tableau, je le regarde selon deux perspectives indiquant, une fois de plus, que l'intérieur n'est pas l'extérieur. Voici d'abord une scène familiale d'une tranquille banalité prosaïque. Dans un appartement de Copenhague, une mère âgée fait la lecture à deux auditeurs: son fils qui se distrait ainsi après une journée de labeur et sa bru en train de coudre. C'est un moment de bonheur paisible et sans histoire(s), et peut-être en va-t-il de même au foyer du Juge Wilhelm. Tel est le premier point de vue. Mais le deuxième point de vue est plus étonnant et plus kierkegaardien. Il résulte de la confrontation entre le tableau peint dans le tableau et la silhouette un peu voûtée qui lit: en haut (sur le mur) comme en bas (assise et lisant), c'est la même personne qu'on voit représentée mais ni par le même peintre¹⁰ ni au même âge. «Deux époques» en quelque sorte mais une seule et même femme, Thomasine Gyllembourg, dans sa jeunesse puis son âge mûr. N'est-ce pas suggérer encore que Mme Gyllembourg est fidèle aux exigences de l'idéalité qui sont le contrepoison de celles du temps? Quant à la jeune femme paisiblement appliquée à ses travaux d'aiguille tout en écoutant une lecture récréative, elle n'est autre que l'actrice géniale qui a su opérer la métamorphose qualitative dont parle *La crise*.

Kierkegaard «joue» donc Fru Gyllembourg et Fru Heiberg *contre* le philosophe-vaudevilliste Heiberg et contre son prétendu Système. Elles sont, auprès de lui et au cœur de sa famille, non ses alliées mais les véritables alliées de Kierkegaard contre lui. Chacune par son art et toutes deux ensemble apportent la preuve qu'un rapport inédit au temps est possible, un rapport élevé à la seconde puissance, un rapport dialectique qui impose de faire passer l'idéal, l'idéalité, avant l'espèce ou encore avant l'humanité prise en un sens non dialectique. Ce qui m'occupe infiniment, dit en effet Kierkegaard, c'est «que pourtant, à tout le moins, soient entendues les exigences de l'idéalité» (*SV3* 18, 73; je traduis). Telle est en effet la réponse proprement philosophique à Heiberg, réponse qu'énoncent également les deux ouvrages dont l'un concerne Mme Gyllembourg et l'autre Mme Heiberg. Cette réponse, il reste à finir de la préciser.

10. Wilhelm Marstrand (1810-1873) reprend un tableau peint à une époque plus ancienne par Jens Juel (1745-1802).

IV) Contre l'exigence du temps, l'appel kierkegaardien au temps de l'exigence

Soucieuse de s'instruire et respectueuse de l'objectivité professorale, notre époque cherche en aveugle son salut dans les livres et spécialement dans la lecture d'extraits de textes écrits en langue allemande (SV3 9, 234-235). Heiberg fut l'un de ces lecteurs qui, à trop recopier certains extraits d'ouvrages allemands, passa sans transition de l'état d'étudiant à celui de professeur. Mais il est presque inutile d'évoquer, tant il est désormais célèbre grâce au récit qu'en donne le *Post-Scriptum aux Miettes philosophiques*, le miracle-mirage spéculatif de ce fameux matin de Pâques à Hambourg où le Dr. Hjortespring (Heiberg en personne) devint adepte de la philosophie de Hegel, accédant au hégelianisme au moment même où il était, ce faisant, victime d'un *poisson d'avril* autant que des exigences du temps (SV3 9, 153-154)¹¹.

En réaction à la confusion de l'époque, les auteurs pseudonymes s'absentient d'enseigner —d'où leur préférence marquée pour la brochure, le fragment, les miettes. C'est pourquoi Notabene se contente d'écrire des préfaces que n'accompagne jamais aucun livre, et c'est pourquoi Climacus ne sollicite rien d'autre que ceci: être montré du doigt «comme le seul qui ne *peut* enseigner, et de ce fait, également, comme le seul qui ne comprend pas les exigences du temps» (SV3 9, 235; je traduis).

Ce qui se joue dans l'opposition de Kierkegaard à Heiberg s'exprime ainsi en constellations antagonistes nettement délimitées. Prétention systématique professorale et dogmatique d'un côté, brochure ni doctorale ni doctrinaire de l'autre. Mélange suspect de religion et de philosophie dans un cas (lorsque la religion s'accomplit dans la spéculation), distinction solidement maintenue de la foi et de la philosophie dans l'autre cas. Parler de tout et n'importe quoi au gré arbitraire de l'occasion ou bien parler d'un seul sujet et toujours le même. Rhétorique séduisante, verbeuse et ventriloque, ou bien silence habité par le sens. Savoir en trompe l'œil ou bien *autopsie* de la foi. Tour de prestidigitation ou bien miracle effectif. Faux apôtre se vouant de son propre chef à prêcher un Système au seul profit mondain des individus cultivés ou bien véritable apôtre appelé d'en haut à une mission spirituelle œcuménique. Promesse livresque ou bien promesse chrétienne. Chrétienté géographique ou bien christianité (*det Christelige*)¹².

Comment «tant d'individus (*Individer*) lâches et médiocres et aveuglés» peuvent-ils, d'accord les uns avec les autres, s'abandonner «eux-mêmes pour devenir *en masse* quelque chose à l'aide de la génération»? (SV3 9, 235; je traduis). Dans une note du *Point de vue sur mon activité d'auteur*, Kierkegaard est tout à fait explicite. Je n'ai jamais cherché, dit-il, «à exprimer ceci (qui est, peut-être, aimer les hommes): que le monde est bon, aime le vrai, veut le bien, que l'exigence du temps est la vérité, que l'espèce (*Slægt*) est le vrai

11. Voir *Sens et répétition*, t. 1, p. 58.

12. «Christianité»: j'emprunte à H.-B. Vergote cette traduction de *det Christelige*.

ou même, certainement, Dieu, et que la tâche est par conséquent (goëthiquement-hégéliennement) de satisfaire la contemporanéité. Bien au contraire, je me suis efforcé d'exprimer que le monde, s'il n'est pas mauvais, est médiocre; que «l'exigence du temps» est toujours folie et inepties» (*SV3* 18, 134 n. 1; je traduis)¹³. Et Climacus observe que si «l'individu (*Individ*) se rapportait sans plus, directement, au développement de l'esprit-de-l'homme (*Menneske-Aanden*), il en résulterait alors que dans chaque génération il naîtrait seulement des exemplaires défectueux d'hommes (*Mennesker*). Mais il y a pourtant bien de la différence entre une génération d'hommes et un banc de harengs» (*SV3* 10, 48; je traduis). Condamnant ceux qui sont spéculativement distraits au point de ne plus percevoir de différence entre eux-mêmes et un banc de harengs, voici que s'élève la voix de l'éthique¹⁴ qui se préoccupe du développement de chacun en tant qu'il est un individu déterminé comme esprit (*SV3* 10, 47).

S'opposent là deux conceptions divergentes de l'humanité. L'une, immatérielle, aplatisante, appauvrissante, confond humanité avec espèce et ancre le temps dans la dimension d'un passé que l'exigence du temps éprouvée sur le mode de la crise de société s'acharne en vain à dépasser pour l'accomplir. Elle réduit le divin à l'espèce humaine, identifiant l'œuvre de Dieu avec l'œuvre de l'humanité et repliant l'idée même de Dieu sur celle du genre humain¹⁵, au lieu d'ouvrir les perspectives en inscrivant l'œuvre de l'humanité dans l'œuvre de Dieu. L'autre éclaire l'humanité à la lumière de sa vocation divine et n'oublie jamais que le temps n'est porteur d'avenir (comme anticipation de l'éternité) qu'en tant qu'il donne aux êtres humains l'occasion de travailler à ratifier à chaque instant de leur histoire cette Incarnation de l'infini dans le fini qui s'effectua une fois pour toutes, unissant paradoxalement le temporel à l'éternel. Car c'est ainsi seulement qu'idéalité et réalité s'articulent l'une sur l'autre par l'effectuation d'un acte de répétition qui, loin de se limiter à la simple reprise de ce qui était déjà là, est métamorphose, élévation à la seconde puissance, changeant maintenant dialectiquement la réalité en effectivité.

Selon *L'alternative*, chaque individu est «enfant de Dieu, de son temps, de son peuple, de sa famille, de ses amis, [c'est] là d'abord [qu'] il a sa vérité».

13. Identifier humanité et espèce puis la poser comme ce qu'il y aurait de plus haut (et jusqu'à en faire l'équivalent de Dieu) est un lourd malentendu relevant, en vérité, du paganisme. Un rapprochement avec la huitième *Préface* confirmerait ces développements, y compris quant au théologien-philosophe prêchant la nouvelle philosophie dans la Maison de Dieu: voir surtout *SV3* 5, 238-239.
14. *Det Ethiske*, au sens spécifique donné par Kierkegaard à ce terme difficile: voir par exemple A. CLAIR, *Kierkegaard. Penser le singulier*, Paris, Cerf, 1993, ainsi que *Kierkegaard. Existence et éthique*, Paris, PUF, 1997; voir aussi H. POLITIS, *Le discours philosophique selon Kierkegaard*, thèse de Doctorat d'Etat, 1993 (à paraître en plusieurs volumes).
15. Selon Heiberg, il «était nécessaire que le divin comme homme établisse sa demeure parmi les hommes. Aussi est-ce à bon droit que l'on peut dire que la religion chrétienne fut l'œuvre, non pas du Christ, mais de l'humanité; c'est pourquoi justement le Fils n'est point venu de lui-même mais fut envoyé par le Père; car ce qui est œuvre de l'humanité est précisément par là œuvre de Dieu» (*De la signification*, p. 104).

té»¹⁶. Mais est-on «enfant de Dieu» exactement comme on est enfant «de son temps, de son peuple, de sa famille»? À tous les *Docentsamis* de Heiberg, Kierkegaard reproche de confondre les niveaux et de chercher à faire directement surgir du temps l'éternel (ou directement de l'éternel le temps), autrement dit de confondre l'infini et le fini, l'absolu et le relatif. Assurément, «confondre et aller plus loin en revenant en arrière, ou juger le christianisme et vociférer pour sa défense quand pourtant soi-même, dans le vacarme et la présomption, on se sert des catégories du malentendu, est considérablement plus facile que de s'astreindre à la sévère diète dialectique, et il est pourtant en général bien plus rémunérateur, si du moins l'on considère cela comme une rémunération (et non comme un inquiétant Notabene), de recruter des adhérents, si l'on considère comme une rémunération (et non comme un inquiétant Notabene) d'avoir satisfait aux exigences du temps» (*SV3* 10, 248; je traduis).

La diète dialectique capable de surmonter les ambiguïtés de «l'exigence du temps» consiste justement à préférer à cette exigence du temps *le temps de l'exigence*, un temps rigoureux qui, se sachant relatif et fugace, sait aussi qu'il peut, en cette précarité même, formuler l'«exigence du persister dans le temps» (*SV3* 12, 131; je traduis), justement parce que le temps ne doit sa persistance qu'à la relation qu'il entretient avec l'éternel comme plénitude du temps. Dans ce contexte, si étrange aux yeux du philosophe de vaudeville qu'est Heiberg et si étranger aux sollicitations de la mondanité, «la longueur du temps est bien l'exigence» (*SV3* 12, 296; je traduis).

On ne peut à la fois satisfaire les exigences de Dieu et celles du temps (*SV3* 9, 114); on ne peut à la fois pratiquer l'art difficile de devenir un sujet susceptible d'accéder à une béatitude éternelle et s'introduire *en masse* dans la procession des harengs systématiques; on ne peut à la fois opter pour la vérité et pour une culture récitant à la Heiberg; on ne peut à la fois se situer du côté de l'éthique et du côté de l'histoire mondiale que le temps présent ne cesse d'ériger en juge suprême (cf. par exemple *SV3* 9, 107). La position de Climacus se résumerait assez bien de la manière suivante: mettre toutes ses forces à vouloir l'éthique (*det Ethiske*). Et si — quelque difficulté qu'il présente — ce «vouloir l'éthique» n'est pas simple chimère, c'est parce que Dieu demeure inchangé, même s'il devait par là ne pas satisfaire les exigences du temps (*SV3* 4, 347).

16. «Chaque individu (*Individ*), si originel / original (*oprindelig*) soit-il, est pourtant enfant de Dieu, de son temps, de son peuple, de sa famille, de ses amis, [c'est] là d'abord [qu'] il a sa vérité, s'il veut dans toute cette sienne relativité être l'absolu, alors il devient ridicule» (*SV3* 2, 135; je traduis en maintenant pour *oprindelig* les deux sens). Comparer cette formulation avec celle de Hegel à la fin de la préface des *Principes de la philosophie du droit*: «En ce qui concerne l'individu, chacun est le fils de son temps. [...] Il est aussi insensé de prétendre qu'une philosophie, quelle qu'elle soit, puisse franchir le monde contemporain pour aller au-delà, que de supposer qu'un individu puisse sauter par-dessus son temps» (traduction R. DERATHÉ et J.-P. FRICK, Paris, Vrin, 2^e éd., 1982, p. 57).



D'après le tableau de Wilhelm Marstrand

Thomasine Gyllembourg lit. Son fils (Johan Ludvig Heiberg) et l'épouse de celui-ci (Johanne Luise, née Pätges) l'écoutent. Au mur, l'un des deux tableaux dans le tableau représente Fru Gyllembourg jeune, peinte par Jens Juel.